

Me voilà gentiment ballottée sur la banquette arrière d'une voiture qui roule au pas dans une allée de cornouillers. On s'arrête. La portière s'ouvre, je sors. D'abord un pied puis l'autre. Une portière claque. Plusieurs portières claquent. J'avance avec eux, j'avance contre eux. J'entends le crissement de nos pas sur le gravier. On me demande si j'ai froid, si je veux mettre mon gilet. Je perçois la sollicitude. Je comprends qu'il se passe quelque chose de grave. Le sol crisse encore. Je pense aux allées du cimetière. Nous marchons comme on marche au cimetière les jours d'enterrement, lentement, lourdement, tristement. Novembre, c'est la saison des enterrements.

– Qui est mort ?

– Personne, maman, personne n'est mort.

Ils ont dit des mots mais je n'ai pas bien compris. La peur commence à s'inviter, alors je serre un peu plus fort les bras sur lesquels je prends appui. Ils ont l'air triste et je sens qu'ils me surveillent du coin de l'œil. Une porte vitrée s'ouvre toute seule, nous entrons. Des dames viennent à notre rencontre. Elles parlent, j'entends bien qu'elles parlent. On les suit. Un couloir, un hall, un couloir, une porte mauve. Une dame ouvre la porte mauve. Je passe la porte mauve. Quelqu'un dit :

– Au-revoir maman, à dimanche.

Voilà. A présent, Pétronille Gautron habite dans la bâtisse bordée de cornouillers, derrière une porte mauve.

Vincent et Paloma ont regagné l'Audi blanche en silence, le visage fermé. Ils ont échangé un regard, un soupir.

Paloma s'est risquée :

– On a bien fait, c'est ce qu'il y a de mieux pour elle.

Vincent a vaguement acquiescé puis a allumé le contact. Les graviers ont encore crissé. Paloma a senti le besoin de rajouter :

– Elle sera bien ici. Le personnel est gentil.

Confus, ils ne savent pas encore précisément ce qui leur brise le plus le cœur.

Une jeune femme avec une blouse vert amande ouvre des valises, range des affaires dans un placard. Elle va

vite. J'aime bien son visage, je me dis qu'elle doit s'appeler Amandalove. Je vois un lit, je vois une porte accordéon et je ris.

– Yvette Horner est coincée, là !

Je suis dans une grande salle aux murs blancs. Je vois des tableaux accrochés aux murs. Je reconnais les Van Gogh, prisonniers des sous verres. Qu'est-ce que je fais au milieu de toutes ces personnes ? Je les regarde, je les trouve moches et vieux, alors je scrute la révolution des tournesols.

Assise à ma droite, une dame s'agite et s'agace. Je suis un tournesol, je me tourne vers elle. Elle ressemble tellement à une petite souris. Elle a une pile de dossiers devant elle. Elle les ouvre, elle écrit, elle écrit beaucoup. Elle referme les dossiers, en ouvre d' autres. Elle a l'air de faire quelque chose d'important. Elle travaille. Moi, je n'ai pas de travail. Un monsieur s'approche de moi.

– Bonjour, je m'appelle David, vous êtes la nouvelle ?

Je regarde cet énergumène aux cheveux blancs. Je crois qu'il me demande quelque chose. Peut-être que je dois lui répondre, alors je me lance.

– Je n'ai pas de travail à faire.

Et je montre Souricette à ma droite. Il rit.

– Madame Zohar était cadre ici. Depuis deux ans c'est une résidente, comme nous, sauf qu'elle, elle ne le sait pas. On ne veut pas lui faire de peine, on la laisse faire, vous comprenez ?

Je me sens fatiguée. Le monsieur parle et parle. J'entends cadre. Ici, les gens se transforment en cadre. Je veux partir mais je ne sais pas comment faire. Des dames en blouses roses surgissent comme des dragées échappées d'un cornet un jour de communion. Elles parlent. Quelques personnes se lèvent, et les dragées poussent des fauteuils roulants. Le monsieur aux cheveux blancs m'invite à me lever et à suivre le mouvement.

– Merci monsieur.

Il dit David. David, David.... David Copperfield ! Et ça me fait rire toute seule dans ma tête. Peut-être que l'on a déjeuné ou dîné ou pas, je ne sais pas, je ne m'en souviens pas. Je suis rangée dans mon lit en face d'Yvette Horner. Je n'en peux plus, je suis fatiguée, je veux dormir.

Amandalove est là. Je crois que c'est le matin.

– Le médecin passera dans la matinée. Ça ira pour la toilette ? Vous appelez si vous avez besoin.

Oui, elle a dit «matinée», c'est le matin. Je prends une douche. J'aime l'eau. J'ai 13 ans. Je veux ce savon qui sent si bon et qui me fait penser à l'odeur des bébés. Je crois que c'est un savon à la rose. Je suis propre, je sens bon, mais pas la rose. Je suis habillée. Je suis prête. Les rebelles tchadiens peuvent venir m'enlever. Ça me ferait un beau début de vie. Ma photo à côté de celle de Françoise Claustre, mon nom et celui d'Issène Habré dans la même phrase du journaliste. Mon nom dans la bouche de Valéry Giscard d'Estaing qui prendrait un air grave en évoquant ma personne. Ça oui, ça aurait de la gueule. J'attends sur mon lit. J'ai une belle robe. J'attends d'être kidnappée, je suis prête. On toque à la porte. Les ravisseurs sont des rebelles mais ils ont des manières.

– Bonjour madame Gautron, je suis le docteur Levasseur.

Il n'a pas besoin de se fatiguer, je sais très bien pourquoi il est là, je suis prête. C'est mon ravisseur. Il vient m'enlever vers mon destin. Deux autres dragées viennent. Aïe ! Elles vont tout compromettre. Il faut qu'elles partent. Je les griffe et leur crache dessus. J'ai des gros mots plein la bouche. Rien n'y fait. Ils repartent tous. Mon enlèvement a échoué. Mon destin m'a posé un lapin. Crétins ! Françoise Claustre a trop de chance.

– Oui, allo, bonjour, Vincent Gautron à l'appareil, le fils de madame Pétronille Gautron, pouvez vous me donner des nouvelles ?...Ha ...Bon...D'accord...Et que dit le médecin ? Ha...En effet...Vous pouvez quand même lui dire que j'ai appelé ? Que je l'embrasse, que je viendrai bientôt ? Je vous remercie... Bonne journée également.

Chez Van Gogh, Souricette distribue des feuilles. J'entends sa voix. Souricette me donne un stylo. Je dois écrire. Je ne sais pas. Je pleure. Le magicien parle.

– Pas grave Pétronille, pas important, faites pas attention.

Et Souricette insiste.

– Si c'est important !

Important, pas important... c'est terrible, je vais encore punie parce que je ne comprends jamais ce qu'il faut faire. Si ça se trouve, je vais encore passer la récréation à tourner autour du préau avec la page blanche scotchée dans mon dos.

– Comment je vais dire ça à mon père ?

Je pleure. J'ai si mal, si mal. Amandalove parle doucement et m'emmène, moi et ma dérélition.

Comme chaque jeudi, à l'heure du déjeuner, Vincent Gautron retrouve une salle d'attente art déco, l'antichambre de son rendez vous avec lui-même. Depuis que sa mère est rattrapée par un certain Alzheimer, il a décidé qu'il était temps pour lui de panser les fêlures, de démasquer les névroses, et surtout de chercher du réconfort. Aujourd'hui, Pétronille Gautron est désormais en lieu sûr, et lui, ébranlé par cette réalité, lutte pour l'accepter dans toute sa dimension. Aujourd'hui, allongé sur le sofa de velours vert, il dira la solitude profonde qu'il éprouve. Aujourd'hui, enveloppé par l'écoute et l'attention flottante, Vincent cherchera l'écho.

L'Amandalove surgit avec une dragée blanche. La dragée blanche s'active avec des chiffons et des lingettes au bout d'un balai. L'Amandalove dit que je ne suis pas habillée, elle me demande si j'ai fait ma toilette. Je ne sais pas quoi dire, alors je dis :

– Oui, oui.

Peut-être qu'elle me gronde, je vois qu'elle n'a pas l'air contente. Est-ce que j'ai fait ma toilette ? Ce ton, ces questions auxquelles je ne sais pas répondre, c'est comme des fessées, des gifles.

– Je veux du savon à la rose, comme le savon des bébés.

– Il faudra demander à votre fille de vous en ramener madame Gautron.

L'Amandalove dit des mots. Je malmène Yvette Horner. Je m'habille avec les vêtements qui sont sur le fauteuil. Mon ravisseur rentre, je le reconnais. Il a une blouse blanche qu'il n'a pas eu le temps de boutonner. Il est pressé. Il faut faire vite. Je ne comprends pas sa lenteur. Il parle, me pose sur le cœur son appareil métallique.

Deux dragées roses arrivent. Ils parlent. Quelle perte de temps ! J'entends des mots.

– Zone pariéto occipitale.

C'est joli, ça sonne bien. C'est là qu'ils vont m'emmener. Je demande :

– C'est loin ?

Il dit d'autres mots, les dragées roses écrivent. Ils partent.

– Attendez- moi, je suis prête.

– Calmez-vous madame Gautron, je reviendrai demain matin.

Demain. J'ai compris. L'enlèvement est pour demain, il faut que je patiente. Peut-être qu'un tel voyage doit mieux se préparer, ce doit être compliqué d'aller en Occipitale.

– C'est quand demain ?

– Madame Gautron, vous avez de la visite, c'est votre fille.

Amandalove fait entrer une jeune femme. Je crois que je la connais. Elle sent bon, je connais ce parfum rassurant. J'ai confiance. Je l'aime beaucoup et je le lui dis. J'aime qu'elle soit là. A elle, je peux dire ce qui m'angoisse.

– Il faut absolument m'aider à retrouver mon journal. Je ne sais plus où il est. Ça m'embêterait beaucoup que quelqu'un le lise. C'est Souricette qui me l'a volé. Il faut m'aider.

La belle jeune femme prend ma main et dit des mots. Elle va m'aider.

Sur le chemin du retour, Paloma, éprouvée par cette visite, se souvient du jour où tout a basculé. C'était en avril. Elle avait reçu un coup de fil. Sa mère était en ville, perdue, désorientée. Il fallait venir la chercher. Ce jour là, en panique, Paloma avait expédié sa plaidoirie et quitté précipitamment la salle d'audience. Après de piètres excuses auprès de son client, elle avait dévalé les escaliers du palais et bondi dans la voiture. Une heure après, elle arrivait dans la petite ville de son enfance, dans la rue commerçante qu'elle avait tant de fois arpentée avec sa mère. C'est dans la boutique de chaussures que sa maman s'était échouée. Elle l'avait trouvée

assise sur une chaise, le regard dans le vide, l'air hébété. Plus tard, elle avait appelé Vincent, était tombée sur son répondeur. Ce qu'elle avait à lui dire ne pouvait pas être entendu sur une messagerie.

– Allo Vincent... C'est Paloma. Comment te dire... rappelle-moi vite Vincent, c'est important.

Vincent avait rappelé. Ce qu'il entendit lui fit mal. L'expression «glacé le sang» prit pour lui, tout son sens. Il n'était pas prêt à affronter les affres de la vieillesse de sa mère. Il ne pouvait pas accepter cette réalité.

– Mais tu crois Paloma ? T'es sûre ? C'est sûrement un coup de fatigue. Tu t'inquiètes pour rien.

Paloma n'insista pas. Vincent ne pouvait pas se rendre disponible dans les jours qui suivaient pour accompagner leur mère chez un médecin. Paloma s'arrangerait.

Les choses s'étaient ensuite accélérées, précipitant la famille Gautron dans un scénario qu'aucun d'eux n'avait anticipé. Paloma et Vincent chacun à leur manière oscillèrent entre la quête de la réassurance et le courage de regarder la situation en face. Vincent, tel le petit chaperon rouge opta pour le chemin le plus long, celui qui fait des détours par Fuites et Dénis. Il se perdit aussi dans Frayeur et Colère. Pas pressé d'arriver Vincent, pas pressé de se faire avaler tout cru. Trop difficile, inenvisageable.

Jusque là, en apparence, Paloma, traversait la vie un peu comme si tout lui était égal. Son aptitude à ne pas se laisser envahir par les affects lui permettait de gérer assez efficacement cette épreuve. Vincent pouvait encore s'appuyer sur elle. Quand les émotions prennent le dessus, c'est plus compliqué. Le droit, pour ça, c'était bien aussi.

– T'inquiètes Vincent, je gère.

Et Paloma de devenir plus que jamais la grande sœur raisonnable et responsable. Elle s'arrangerait, elle l'avait promis, elle se l'était promis aussi. Pragmatique, elle assurait la sécurité et le bien-être de sa mère. Efficace, elle passa le mois de mai à l'accompagner dans la danse des rendez-vous médicaux. Chaque week-end, elle revenait s'installer dans la maison où elle fut une petite fille, une adolescente puis une jeune adulte qui peinait à prendre son envol. Chaque fin de semaine, des surprises la saisissaient. Là où elle avait eu du mal à exister, entre la reine mère extravagante et son Dauphin, elle devenait la maîtresse des lieux.

Enfants de personne

L' antre bohème qui foisonnait jadis d'idées, de débats, de créativité et d'esprit, se rapprochait du chaos. Des casseroles carbonisées racontaient les égarements prosaïques de sa mère. Des yaourts périmés se cachaient ça et là et continuaient leur vie d'égarés. Les légumes s'appliquaient à vieillir, tranquillement, sans être dérangés. Le courrier s'entassait dans des endroits improbables, participant à la nouvelle déco.

Début juin, les toiles achevées étaient étrangement retravaillées, les palettes de peinture habitaient toutes les pièces, les tubes d'acryliques devenaient fous, les pinceaux jouaient à cache-cache et gagnaient souvent la partie. Au milieu de la nuit, réveillée par des bruits incongrus, Paloma retrouvait sa mère pimpante, harnachée de moult impédimentas, prête pour aller faire des courses.

– Il faut absolument que je sorte, je n'ai plus de cyan.

– Allo Vincent, c'est Paloma. Rappelle-moi..

– Madame Gautron, regardez, vous avez de la visite.

J'ai de la visite. Un monsieur reste avec moi. Je vois qu'il m'observe. J'aime ses manières, je sens que je l'aime beaucoup. Je suis assise sur un joli fauteuil avec des accoudoirs. Il a pris ma main. C'est doux. Nous regardons les Van Gogh toujours pas libérés des cadres et je plonge dans la nuit étoilée.

– Quand j'aurai un fils, je l'appellerai Vincent.

Le monsieur m'embrasse, on dirait qu'il pleure. Les Van Gogh sûrement...

J'ai disparu, moi, le fils.

Tu as disparu, toi, la fille.

Nous avons disparu.

Ce qui est particulier avec le verbe disparaître, c'est qu'il fonctionne aussi avec le verbe être.

Je suis disparu, moi, le fils.

Tu es disparue, toi, la fille.

Nous sommes disparus.

Enfants de personne

Ça marche moins bien et c'est plus étrange. Ça coince, ça crisse. Être disparu n'est pas quelque chose d'ordinaire, quelque chose qui va de soi. Je m'appelle Vincent Gautron, ma sœur s'appelle Paloma Gautron. Nous sommes là, nous continuons nos vies mais nous sommes disparus. Nous sommes les enfants de personne.

Amandalove accompagne Pétronille.

– C'est l'heure de l'activité madame Gautron.

Une dame est là. Elle sourit. Je ne connais pas cet endroit. Elle parle, elle dit des mots. Elle ouvre une malle et je vois les pinceaux, la peinture. Je connais. J'ai 5 ans et je veux faire de la peinture.

– C'est maman qui a acheté les feuilles et les pastilles de couleurs aussi.

Je m'installe et mes pages prennent vie. Je suis tellement vivante, je suis tellement chez moi. En voyant ma table et mes mains maculées, mon père s'agace. Moi, je suis fière de ce que j'ai fait. L'attente du compliment se heurte à l'indifférence. Mon père lâche finalement un :

– C'est quoi, c'est du Picasso ?

Alors je pleure parce que ça fait très mal.

– Allez, madame Gautron, ça va aller, c'est très beau. Vous me racontez votre dessin ?

– Le ciel, la maison... Je peux en faire un autre ?

– Oui, nous avons encore le temps.

J'ai 7 ans et je veux faire de la peinture. J'ai maintenant un carton à chaussures rempli de promesses. Je m'installe et mes pages prennent vie, je suis tellement chez moi. Je fais très attention pour ne pas tacher la table. Je montre. Je vois bien dans ses yeux que ce n'est pas assez bien, que c'est du «Picasso».

– Voilà, nous allons arrêter l'activité. Il est l'heure. Je vous propose de laisser sécher vos travaux et ensuite, nous les afficherons dans cette salle.

J'ai 9 ans, et je veux toujours faire de la peinture. J'ai maintenant une mallette pleine de désirs et je connais et j'aime Picasso. Peut-être que je suis Picasso. Si un jour j'ai une fille, je l'appellerai Paloma et elle n'aura pas de

père. Les pères, ça ne sert à rien, ça blesse les enfants, ça met la pression et c'est tout.

– Je veux peindre encore, laissez moi.

Ce matin, Vincent a rendez vous avec La directrice et l'équipe médicale qui s'occupe de Pétronille Gautron. Vincent s'est arrangé. Il n'assurera pas la matinale. Ça l'ennuie, ça complique la vie. Ce matin, c'est l'autre qui racontera le monde. De toute façon, il n'a plus les oreilles de sa mère, il est le fils de personne. Ce matin, elle ne se rendra même pas compte que ce n'est pas son fils qui parle à la radio. De toute façon, elle n'écoute plus la radio. Les médecins expliquent la régression temporelle, les changements d'humeur, l'agitation, les angoisses, l'hypersensibilité. La directrice explique comment la prise en charge s'adapte aux symptômes, elle rassure. Vincent n'entend pas tout. Vincent est encore en colère. Vincent a mal. Sa mère, qui rêvait de faire quelque chose d'extraordinaire dans sa vie, a finalement trouvé du sensationnel. Elle a inventé pour de vrai la machine à remonter le temps. La machine à disparition, celle qui exclue le fils. Celle qui efface pour toujours les yeux de la maman brillants de fierté.

- Elle est trop forte. Merde ! Je suis là pourquoi au juste puisque je ne suis plus son fils. Je suis qui ? Se demande Vincent.

Paloma se dépêche, elle prend à la volée ses dossiers et sa toge même pas repassée. Elle plaide cet après-midi mais ce matin, elle a rendez-vous avec l'équipe médicale qui prend soin de Pétronille Gautron. Vincent est déjà là, c'est bien, c'est mieux. Elle se souvient sa mère lui expliquant qu'une fratrie c'était mieux pour supporter la vie. A plusieurs, on est plus fort pour faire face aux erreurs et aux manquements. Voilà. Et elle pense que c'est aussi pour un jour comme aujourd'hui qu'il est préférable d'être deux.

- Mater dolorosa, tu es trop forte, tu avais tout prévu, se dit Paloma.

Aujourd'hui on nous dit le virage sur deux roues que tu as pris, celui qui jette violemment et définitivement tes enfants par la portière arrière, celui qui fait de toi quelqu'un de plus fantasque que jamais, celui qui fait sûrement de toi quelqu'un de très seul aussi.

Pendant l'été, Paloma, la fille outrageusement et exclusivement reconnue par sa féministe de mère commençait à s'effacer. Pendant l'été, la fille qui n'avait surtout aucun projet de maternité s'était retrouvée propulsée maman d'une enfant sexagénaire qu'elle n'avait pas désirée. Simone Veil ne pouvait pas penser à tout !

– Tu me grondes ?

Stimulations, recadrages, Paloma réclamait les efforts de sa mère. Elle manquait tellement de préparation pour assumer cette soudaine maternité. Dans ce rôle improvisé, rien ne la comblait. Elle se ressentait triste, en colère et oubliait d'être indifférente. Ça, ça ferait une belle entrée en matière pour le jour où elle démarrerait sa thérapie, plus tard. Elle dirait aussi non seulement la colère d'aujourd'hui mais aussi les vieilles colères. La rage au ventre, elle confierait aussi que l'heure des règlements de comptes ne viendrait plus, et que ça, ça faisait très mal. Et tant qu'elle y sera, Paloma, elle dirait aussi la culpabilité qui naissait aujourd'hui et le reste. Plus tard. Quand elle décidera de s'attaquer à ses démons. Plus tard.

– Allo Vincent, rappelle s'il te plaît.

Vincent a continué un temps encore à faire l'enfant, seulement l'enfant, le fils. Il ne voulait pas, il ne pouvait pas intégrer la maladie, sa disparition. Un temps, il s'éloigna, prit des distances. Tint la distance, puis, au début de l'automne Vincent trouva le courage.

– Allo, c'est Vincent, je viens Paloma, je serai là, demain.

Impuissante et sidérée aussi, la dyade Gautron essayait de comprendre, de respecter, de chercher des solutions.

Vincent observait sa mère en activant sa maigre réserve de courage et de protection.

– Tu as vu Paloma ? Qu'est-ce qu'elle fait ?

Pétronille Gautron, reprenait tout son stock de toiles et s'affairait à gratter, à recouvrir sa signature. Agitée, elle ne parlait plus qu'à elle-même, ou à des invisibles.

– Les pères, ça donne des prénoms ridicules. Il fallait aller le chercher quand même ce Pétronille ! ... Surtout pour ne jamais le prononcer. Je suis « la gosse », je suis « elle », je suis la risée de ceux qui ont été mieux dotés. Je m'en contenterai, j'apprendrai à faire avec ou je l'oublierai. Voilà !

Pétronille Gautron oubliait bien des choses mais pas son prénom. Il y avait de la rage en elle. Elle n'oublierait pas son prénom, elle l'effacerait, voilà, et ça, c'était sa rébellion, son acte de désobéissance, son affrontement.

– Pétronille... Et pourquoi pas Berzébine tant qu'il y était !

Pétronille se débattait avec son passé et Vincent redécouvrait sa chambre d'enfant, d'adolescent.

– Tu te souviens, Paloma, comment elle était fière que j'écrive, elle disait que je ferai quelque chose de grand dans ma vie si les petits cochons ne me mangent pas.

– Ha oui, c'est vrai, j'avais oublié ça. Encore un de ses trucs...

Et Vincent pensa que les petits cochons ne les avaient pas mangés, enfin pas trop. Que leur mère les avait tellement protégés des petits cochons qu' ils lui avaient bouffé la tête, attaqué la mémoire. Putain de petits cochons ! Il se rendait douloureusement à l'évidence. Sa mère, dont le présent s'effaçait inexorablement, n'était plus en mesure de rester seule et il devenait urgent de la protéger d'elle-même. Elle avait besoin de soins. Paloma, qui avait un petit temps d'avance fut soulagée de la prise de conscience de son frère. Ensemble, maintenant, ils allaient chercher la solution, la meilleure solution.

Le chemin de la solution se profila à la fin de l'automne. Il était fait de gravier, bordé d'une haie de cornouillers.

Derrière la porte mauve, alors qu'Amandalove et ses dragées s'agitent, Pétronille a un projet.

– Aujourd'hui, je sèche les cours... C'est décidé. Je vais... avec ma copine Valérie au café...*Chez Denise*... Il me faut de la monnaie.

– Mais oui, Madame Gautron, mais oui.

– Ils sont où mes sous ?

– Mais vous n'avez pas besoin de sous, madame Gautron !

Je cherche. Je cherche partout. Je veux mes sous.

– C'est Souricette qui m'a volé mes sous.

– Mais pourquoi voulez-vous de l'argent madame Gautron ?

Enfants de personne

– *Chez Denise*, on met des pièces dans le Juke box... J'écoute encore Higelin me hurler «Pars, surtout ne te retourne pas...». C'est ma chanson, celle qui me donne la force de croire que mon destin sera exceptionnel, que le monde sera à mes pieds. «Quoi qu'il arrive, je serai toujours avec toi, alors pars...».

– Calmez-vous madame, je vais chercher vos sous mais prenez d'abord vos cachets... Voilà, c'est bien.

En ce jeudi hivernal, sur le sofa de velours vert, Vincent raconte comment lui, le fils s'efface des radars de sa mère. Vincent dit le gouffre béant qui s'ouvre en lui depuis qu'il est le fils de personne. Il parle du petit Vincent du temps où il était l'enfant, le petit garçon d'une mère qui ne voulait pas donner de père parce que les pères ça ne sert à rien. Il ira creuser aussi de ce côté là mais peut-être pas aujourd'hui.

Paloma range maintenant la maison que Pétronille vient de quitter. Elle a besoin de remettre de l'ordre. Il faut avancer. Il lui faut avancer. Sa mère recule, elle avance. Décidément, il y a vraiment des rendez-vous impossibles. Se retrouver seule dans cette maison lui fait étrangement du bien. Elle ne jettera rien ou si peu. Ce n'est pas sa mère qui est morte, c'est juste elle, la fille, qui est disparue. Alors, elle recherche ses affaires de défunte. Face à un carton et une mallette à dessin, l'enfance remonte. Elle redevient la fille de Pétronille Gautron. Les larmes sont là.

– Peut-être que je devrai m'y remettre, se dit Paloma. Mais à quoi bon, je ne serai jamais un Picasso, toute Paloma que je suis... Pas même une Frida... Pas même un Maître Vergèz d'ailleurs. Plus tard, on verra.

Comme chaque matin, Vincent Gautron franchit les portes de Radio France, salue, badge, prend l'ascenseur, salue, rejoint son bureau, le studio, et c'est parti, comme d'habitude, presque... A présent, plus de coups de fils après la matinale. Exit les commentaires, la bienveillance, l'exigence, la fierté. Aujourd'hui, Vincent est en roue libre, il n'est plus le fils de Pétronille Gautron. Il est disparu.

Paloma rejoint le Palais de Justice. Elle se dépêche, elle est soucieuse. Elle a besoin de s'entretenir avec un

Enfants de personne

confrère avant son rendez-vous chez le procureur. Il faut qu'elle revoie des éléments du dossier, elle n'est pas prête. Aujourd'hui, l'affaire est délicate et elle ne partagera pas ce souci avec sa mère. Sa mère ne sait pas qu'elle a un rendez-vous important, sa mère ne sait plus que sa fille est avocate. Sa mère ne sait plus qu'elle a une fille. Aujourd'hui Paloma essaie d'être une grande fille qui n'évolue plus sous le regard de sa mère. Paloma est désormais la fille de personne. Elle est disparue.

Ce soir, *les Tournesols* sont enguirlandés et Pétronille Gautron pense que c'est parce c'est l'anniversaire de la mort de Van Gogh, à moins que ce ne soit celui d'un cadre.

– Où est Souricette ?

– Joyeux Noël Pétronille !

– Qui est mort David ?

Dans la maison de l'enfance, Paloma et Vincent viennent et se retrouvent. Premier Noël sans maman. A deux on est plus fort.

– Tu te souviens Vincent, le réveillon de Noël où elle avait cuisiné des sardines aux betteraves ?

– Ha oui ! Là, elle avait fait fort. Elle voulait faire la Mer Rouge non ?

– On s'était marré et on s'était dit qu'on l'avait échappé belle, que si Marie avait accouché du petit Jésus à Istanbul, nous aurions eu droit à la Mer Noire !

Dans la maison de l'enfance, les enfants Gautron ouvrent des placards et une bouteille de champagne aussi. Ils revisitent l'enfance, revoient leur mère, ses tenues improbables. Leur mère, tantôt Néfertiti, tantôt Cléopâtre, le plus souvent Janis Joplin. Et Paloma ne se demande plus d'où lui vient ce goût pour les tenues austères, pour l'uniforme et la transparence.

– Tu t'es bien appliquée à te confondre avec les murs, bravo ! se dit Paloma.

Dans la maison de l'enfance, ils se souviennent aussi des soirées avec la kyrielle d'amis de leur mère. Et Paloma de se demander lequel est son père.

– Joyeux Noël Paloma !

– A la notre Vincent !

Pétronille n'a désormais plus dans sa tête qu'une télé avec du noir et de plus en plus de blanc. Hier elle était toute à la préparation des obsèques du Ché. La patience d'Amandalove a été relayée par une médication à la hauteur de l'événement. Bientôt Pétronille organisera sûrement son départ pour rejoindre le Front Polisario ou Martin Luther King et, lorsqu'ils iront faire crisser les graviers, en longeant l'allée de cornouillers, Vincent et Paloma ne la dissuaderont même plus.

Pétronille Gautron est toujours là, c'est notre mère qui n'est plus là. Quel genre de deuil pouvons-nous faire ? En attendant le jour où nous disperserons ses cendres dans le jardin du souvenir, nous continuerons à aller voir l'avatar de notre mère. Nous apprendrons à rire avec elle ou sans elle de sa douce folie. Nous serons frère et sœur, nous serons nous.

Notre passé a pris un coup dans l'aile. Plus de mère pour nous faire exister dans ses mots. Notre histoire dans son cœur puis dans ses mots. Fini d'écouter raconter encore une fois nos exploits, nos maladresses, nos premières années, notre sale caractère, sa version.

Notre présent aussi a pris un coup dans l'aile alors, si nous continuons à faire fructifier l'héritage de l'éloquence en continuant à parler, au micro, à la barre, nous irons aussi nous parler à nous même et, si les petits cochons ne nous mangent pas, dans les silences, nous assisterons peu à peu notre renaissance. Ensemble, sur le chemin de l'acceptation, nous écouterons l'histoire de Van Gogh, la biographie de Picasso comme une première fois, chaque fois, on essaiera. Nous accepterons notre disparition car nous nous soignerons de cette amputation.

Nous pourrons alors nous offusquer avec Pétronille de l'attitude de Souricette et, promis, nous en parlerons à la Directrice. Nous chercherons à exister pour d'autres et peut-être aussi un peu pour nous, tout seul, comme des grands. Nous nous habituerons à l'incongru, aux phrases qui démarrent et ne finissent pas. Aux crises de larmes pour... On ne saura jamais quoi. Nous achèterons à Pétronille du savon à la rose et même du patchouli. Pour la marijuana, on verra ce que l'on peut faire. Nous nous préparons car nous devinons que bientôt, nous

Enfants de personne

chanterons ensemble des comptines et peut-être même qu'il nous faudra jouer à la dînette ou à la poupée.

Peut-être serons-nous prêts, suffisamment apaisés pour laisser Pétronille arpenter le temps à reculons.

Laisser Pétronille arpenter le temps à reculons et avancer, apaisés, disparus mais apaisés.
